

NOTES DE LECTURE

Xavière Gauthier :
« L'Herbe de guerre »,
Syros Alternatives,
1992, (collection
Les Uns Les Autres),
95 p., 39 F.

ces contes d'origine, montre que passer de leur perspective à une autre qui ne serait plus religieuse ni superstitieuse mais objective est une tâche difficile. Analyse qui nous concerne directement. Nos campagnes se désertifient et nos banlieues se surpeuplent. Nos enfants ne connaissent les poulets que sous cellophane et les canards ou les souris que par les dessins animés. Ne sommes-nous pas en train de leur imposer un autre esprit mythique qui, se servant d'animaux, leur inculque un nouvel « ordre des choses », exaltant la débrouillardise et l'individualisme aux dépens du travail, de l'intelligence et de la solidarité ? C'est du moins la question - une des questions - que nous pose ce livre à la fois savant et délectable.

Marc Soriano

Ce qui séduit dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier, c'est la reconstruction exotique, par celui qui fut l'élève de Claude Lévi-Strauss au Collège de France, d'une vie primitive confondue avec l'esprit d'enfance, mais conservant la logique et l'imaginaire de la « pensée sauvage ». Dans les chapitres consacrés à la cuisine dans *Vendredi ou la vie sauvage*, version réallisée pour les enfants, et notamment dans la description des repas somptueux offerts par Vendredi à Robinson, ou encore dans les pages concernant l'élevage du charognard, le petit vautour adopté par le jeune Indien, le jeu narratif repose sur l'exploitation concertée des « catégories sensibles » de l'imagination qui préside, comme *Le Cru et le cuit* le démontre amplement, à l'organisation de la symbolique dans les sociétés dites « froides », c'est-à-dire, vivant dans un temps cyclique, hors de l'Histoire et de la mémoire du livre. L'aventure de Robinson est donc présentée comme un retour à la Nature dans une relation privilégiée, dans ce « laboratoire de l'île » qu'évoque *Le Vent Paraclet* : elle assume une fonction de contestation de la société bourgeoise, mais sur le mode ludique d'une libération reichienne commandée par le principe d'une inversion radicale. Tournier qui conserve le point de vue d'un Occidental, ramène au dénouement l'indigène en Europe et fait l'impasse de la Révolution Française : il livre Vendredi à un monde dont le ressort n'est plus le jeu, mais la loi de l'argent qui attend l'émigré mal préparé à affronter les conflits de la civilisation industrielle. La victoire de Vendredi libérant Robinson des tabous de l'ethnocentrisme européen, contient en sous-main, sous couleur de l'épanouissement du Blanc transplanté dans un Paradis retrouvé, l'aliénation probable, économique ou sexuelle, du représentant du Tiers Monde. L'asservisse-

ment à la loi du profit, gommée temporairement par l'utopie d'une relation harmonieuse, entretenue dans l'île en marge de la véritable société clanique, s'inscrit en filigrane dans les visions généreuses instaurées par le mythe.

La réalité de la colonisation fut tout autre, on le sait, et la rencontre des Blancs et des Mélanésien fut moins un roman d'amour qu'une histoire faulknérienne remplie de « bruit et de fureur ». Il suffit, pour s'en persuader, de comparer les déguisements du héros de Tournier transformé en « Robinson Crusoe de la ville d'York en Angleterre, le maître du sauvage Vendredi », et ceux de Daoumi, le Canaque rencontré par Louise Michel dans le bagne de Nouvelle-Calédonie, après sa déportation qui suivit l'insurrection de la Commune de 1871. On s'aperçoit alors que, d'une part, Vendredi mime un personnage légendaire du XVII^e siècle, le « gouverneur » anglais de Defoe, tandis que le Canaque, tel qu'il est décrit dans le récit que Xavière Gauthier donne de cet épisode dans sa biographie de Louise Michel, *L'Insoumise* (Manya, 1990, p. 299), paraît avoir été affublé d'un haut de forme par pure dérision par un ancien rédacteur du journal de Blanqui : le jeu de rôles de l'indigène signe bien son aliénation et appelle la révolte. Et, de fait, la suavité de la mélodie que chante Daoumi et qui charme d'abord ses auditeurs blancs se transforme rapidement en cri de guerre dans le contexte du bagne et des atrocités qui s'y commettent : Xavière Gauthier n'omet pas de mentionner que les Canaques rattrapent les prisonniers blancs qui s'enfuient du pénitencier et les ramènent aux gardes-chiourmes pour une récompense. Le paradis ici a été perverti ouvertement par la violence et par le pouvoir de l'argent : l'horreur du cannibalisme n'a d'égale que celle que suscitent les exécutions de Baudouin et de Rouillac à Satory où l'on vit un officier versaillais fouiller la cervelle des condamnés du bout de sa botte (p. 302), comme un sauvage peut remuer celle des prisonniers qui cuisent doucement dans la marmite tribale.

On notera que le chant guerrier de Daoumi dont Louise Michel donne la traduction est celui même que Xavière Gauthier place dans la bouche d'un autre personnage appelé, lui aussi, Daoumi : celui qui vient « d'avoir un premier fils » et qui est censé vouloir « garder de l'espoir » dans le récit *L'Herbe de guerre*, récemment publié par les éditions Syros, récit transposant sur le mode romanesque la Grande Insurrection canaque de 1878. De la participation d'une femme à l'insurrection de la Commune à celle qui emporte Xavière Gauthier sur les traces de Louise Michel vers le Pacifique, il y a une logique qui n'est pas seulement celle de « la pensée sauvage », nous allons le voir, mais aussi celle du « politique ». De ce « politique »

K COMME KANAK

L'An II

du récit structural

NOTES DE LECTURE



Robinson Crusoë, ill. Gavarni, Denoël

dont Robert-Louis Stevenson, autre célèbre exilé des Mers du Sud, dénonçait les méfaits, pas très loin de la Nouvelle-Calédonie, à Samoa dix ans plus tard, lorsqu'il notait que le conflit des grandes puissances avait transformé les îles du Pacifique et, comme il écrivait dans *A Footnote to History* ¹, « fait d'Apia le port et le marché de la maladie politique de Samoa ». Certes, dans l'affrontement qui opposait les impérialismes, anglais, français et allemand en 1887-1888, l'auteur de *L'Île au trésor* pouvait facilement mettre la faute des troubles sur le dos de « la firme allemande ». Il ne remarquait pas moins que l'arrivée des Européens avait perverti la vie des indigènes, introduisant les prisons privées, une chose inconnue jusque là, nécessaire complément de la propriété, du vol, des maladies importées et du double jeu des traîtres (« Maheta was selling Samoans to Misi Meba » p. 29.) Il devait même prendre parti et dénoncer ces crimes, avec son récit *La Plage de Falesa* (*The Beach of Falesa*), publié en 1891 : celui-ci, d'une rare violence, rapporte les aventures d'un gredin, un commerçant blanc qui achète Uma, une jeune indigène, après avoir poignardé son rival Case, avec toute la fureur de Long John Silver assassinant le marin de *L'Île au trésor*. Aussi, ce n'est pas, comme on a pu le dire, par un étrange désir « d'auto-flagellation » que Xavière Gauthier revient dans *L'Herbe de guerre*, à une période importante pour l'histoire des civilisations : ce tournant historique qui a marqué l'extermination d'une culture au nom d'une raison civilisatrice demandait qu'en soient éclaircies les ambiguïtés, et surtout, au moment où les revendications des Indépendantistes ramènent des noms oubliés sur le tapis de l'actualité, comme Xavière Gauthier, citant *L'Héritage* (1978) d'Alain Saussol, le rappelle dans sa postface, il importait que soit cultivée une « mémoire » qui demande justice, tout comme la Mémoire juive après l'Holocauste.

Curieusement, le plaidoyer de Xavière Gauthier se fonde sur une reconstitution de la « pensée primitive » dans une démarche qui l'associe et l'oppose radicalement à un simple jeu des limbes littéraires du Pacifique : grande admiratrice de Victor Hugo, Louise Michel, en effet, n'abandonnait pas son idéal en se transformant en maîtresse d'école auprès des Canaques ; elle avait à cœur de prolonger l'œuvre de la Révolution, sinon celle de la Commune, et, comme le rappelle Xavière Gauthier, donnait « des cours de politique sociale à ces pauvres Noirs » (p. 323). Aussi les revendications formulées par Idara, la « sorcière » canaque de *L'Insoumise* (« Les Blancs pro-

(1) Complete Works, vol. 17, Swanston Edition, 1912.

mettaient le ciel et la terre, mais ils n'ont rien donné que la tristesse », p. 325), se trouvent-elles directement reprises dans *L'Herbe de guerre* (« les Blancs promettaient le paradis, dit-il, mais ils n'ont rien donné, rien que la tristesse », p. 20). Le couple des récits de Xavière Gauthier ramène ainsi à la conscience moderne l'héritage de la Commune dans le roman colonial et s'oppose, dans une antithèse terme à terme, aux récits de Michel Tournier, pour venir délivrer ce que nous appellerons par référence à Victor Hugo, le message des soldats de l'An II de l'écriture structurale. Cette réflexion est commandée par le respect incontournable de l'Autre, de ce Kanak dont le K, dans un labyrinthe qui n'est pas pourtant celui de Kafka, signe l'aspect indéclinable d'une résistance au regard et à la voix du colonisateur.



Louise Michel

Le « primitif » de Louise Michel

On mettra donc en parallèle les pages de *L'Insoumise décrivant* (p. 337-342) l'insurrection conduite par Ataï en 1878, insurrection noyée dans le sang comme la Commune, et l'histoire rapportée dans *L'Herbe de guerre*. L'intérêt de ce deuxième texte est autant d'avoir reçu l'estampille d'un autre anthropologue, Alban Bensa, maître de conférences à l'Ecole des Hautes Etudes, chargé de missions de recherche en Nouvelle-Calédonie, que de dramatiser, à travers le point de vue du jeune héros, Kowi, qui va servir d'intermédiaire et de porte-parole de la romancière, les réactions des « primitifs » victimes de l'agression de la « culture » moderne.

Cette reconstruction transparaît d'abord dans ce que l'on pourrait considérer comme un des traits obligés du roman du primitif : la description du cannibale et de son bagayou, comme celle du cannibalisme, en effet, étaient attendues, mais elles sont étayées par des considérations ethnographiques précises portant sur les fonctions de ce rituel. De même, les remarques portant sur le totémisme sont bien intégrées à l'action, comme, par exemple, lors de l'apparition de la poule sultane, totem du jeune héros : « Retenant notre souffle, mon oncle et moi, nous avons regardé le bel oiseau aux plumes bleues s'approcher en sautillant sur ses pattes. Mon totem voulait bien se manifester ainsi... Ataï connaissait la forme totémique que prenaient mes ancêtres paternels et il comprit que les ancêtres, eux-mêmes, lui demandaient d'accepter ma requête » (p. 31). On remarquera encore que les rapports avec les morts et l'insertion de l'homme dans le cycle naturel des « taros » et des « ignames » ont la même logique pour un « peuple d'horticulteurs et de bâtisseurs » (p. 90) - et non pas de marins comme les Polynésiens - que ceux qui président aux mythes étiologiques du *Cru* et du *cuit*. Le pittoresque

NOTES DE LECTURE

des lois de l'élaboration culinaire qui plaît tant à Michel Tournier est suggéré ici dans des évocations savoureuses de « tortues cuites dans les pierres du four et des civets de roussette » (p. 44).

Mais ce qui semble plus intéressant à apprécier encore, c'est la position du jeune garçon à l'intérieur du « système des structures élémentaires de parenté » dont Claude Lévi-Strauss a montré la complexité déroutante et qui justifie les règles de « réciprocité », du don et du contre-don en usage dans la société clanique, comme Marcel Mauss l'a montré dans un célèbre article de 1920. Ainsi, lorsque Kowi est blessé, sa mère déplore l'effusion de sang et déclare : « C'est moi, ta mère, qui t'ai donné ton sang... Moi et tout le clan de la famille maternelle qui s'exprime par mon frère Ataï. Or le sang vient de couler, Kowi. Ton oncle maternel a été offensé... » (p. 25). Le principe régulateur de la société canaque, le « structural inconscient » en effet, provient de la filiation par l'oncle maternel en résidence patrilocale. De cette règle découle aussi la longue série de vengeances et les ruptures d'alliance (« Comment s'unir avec ceux qui avaient laissé couler le sang des maternels ? » (p. 48). L'intrusion et les méthodes des Blancs occupant les terres avec leur bétail sont alors la négation des procédures de régulation qui garantissaient un certain équilibre social dans ce que Stevenson appelait le « communisme patriarcal ». La loi de l'intérêt privé détruit ce qui est postulé comme un monde harmonieux, passé rousseauiste perdu redoublant la dichotomie mythique qui oppose dans l'anthropologie de Claude Lévi-Strauss même, Nature et Culture :

« Quand j'étais petit, quand le monde était bien en place, quand les hommes et la nature étaient en harmonie, ces grosses bêtes à quatre pattes n'existaient pas » (p. 10).

La rupture des équilibres entraîne la guerre, la mort et le désastre : « Ce qui m'emplissait de désespoir, c'est que mon souffle allait s'éteindre et qu'aucune « monnaie » de coquillages ne serait restituée à mon oncle par mon père, en échange de la vie qui lui avait été confiée » (p. 80).

Ainsi, abusant de leur force, et en voulant « venir à bout de pareils sauvages » (p. 86), comme Xavière Gauthier le rappelle à partir des rapports du général de Trintinian (p. 37), les Blancs détruisent les champs, tuent les hommes, enlèvent et violent les femmes ; la tête d'Ataï, comble de dérision et d'opprobre, est coupée et - rappel d'un fait historique réel - sera exposée dans du formol à l'Exposition Coloniale. L'élimination d'une culture par une autre illustre donc une forme suprême d'absurde, qui devient d'autant plus manifeste aujourd'hui à travers le fiasco écologique de l'Occident. L'arrogance des vainqueurs appelle donc la colère et une sorte de

déploration romantique : « Nous avons été un peuple qui aimait et rêvait, un peuple violent dans les guerres et les cyclones, un peuple fondu dans la nature »

Pourtant l'ironie de l'Histoire est d'accoucher l'avenir dans un paradoxe même : alors que le « beau Daoumi » réel aperçu par Louise Michel se voit refusé comme prétendant par les parents de la Blanche dont il est épris, c'est de la violence infligée à sa sœur enlevée et séquestrée que naît le neveu de Kowi dans *L'Herbe de guerre*. Le héros devient donc « oncle » à son tour et respectera les règles : « j'apporterai la même longueur de monnaie et j'insufflerai dans l'oreille de mon neveu la vie-en-marche » (p. 91). La revanche sur le Blanc destructeur se traduit par une sublimation : Kowi devient un « ancêtre » par sa seule force d'âme et garantit la permanence d'un esprit de liberté, même pour les vaincus.

L'enfant et l'avenir du monde

Xavière Gauthier renoue ici avec un grand mythe littéraire de fondation qui s'oppose aux solutions romanesques du « célibataire français », le type d'écrivain décrit par Jean Borie auquel Michel Tournier paraît fidèle : le bébé porte en lui l'espoir d'un rapprochement des peuples divisés, comme les métis de l'univers faulknérien. Il est ce qui empêche les vaincus de « se laisser mourir », comme le voulait un Ancien (p. 21) au début de *L'Herbe de guerre*. Il est acceptation imprévue de la parole de la Bible ironiquement reprise par le missionnaire dans un sermon : « Croissez et multipliez-vous » (p. 90). Il incarne l'ambiguïté des sociétés hybrides nées de la colonisation comme celle de l'Amérique du Sud où les Incas ont été refoulés toujours plus haut dans les Andes. Il oblige les anciens colonisateurs et leurs victimes à vivre ensemble : cette obligation est celle de toute société qui s'ouvre à l'Autre et à ses différences. Aussi appréciera-t-on le clin d'œil malicieux lancé par la romancière à travers le prénom de cet enfant né d'une crise meurtrière : Jean-Marie ! La communauté primitive serait-elle le gage d'un futur idéal communautaire contre la loi de l'égoïsme et du profit ? Elle apparaît comme une vision dorée : celle des « flamboyants », des « immenses fougères arborescentes » et la « mer turquoise », le lieu glorieux d'une nouvelle Genèse.

Jean Perrot



Masque en bois de Nouvelle Calédonie,
région de langue Païci,
in : *Masques et sculptures d'Afrique et
d'Océanie*, Editions Paris-Musées